

Tema

D'autres langues en Suisse
Altre lingue in Svizzera
Andere Sprachen in der Schweiz
Auters linguatgs en Svizra

Jean-François de Pietro
Neuchâtel

D'autres langues en Suisse...

Une réalité parfois difficile à cerner et à nommer, mais des enjeux immenses

Arrêt sur image

Les langues présentes sur notre territoire expriment une diversité incroyable. De l'anglais (voire l'espagnol, le russe...) en tant que langue "internationale" de grande diffusion aux nombreux idiomes directement liés aux mouvements migratoires du monde actuel: l'italien – qui a donc un double statut, parfois ambigu, de langue à la fois nationale et de migration – l'espagnol, le portugais, le serbo-croate, le turc, l'albanais, etc. Et le statut de ces langues varie considérablement, tant dans leur aire d'origine qu'en Suisse. Certaines, en effet, sont reconnues dans leur territoire traditionnel comme des langues nationales: le turc, le portugais, etc. Certaines sont aujourd'hui bien reconnues même si elles n'ont pas nécessairement un statut de langue nationale: le catalan en Espagne, le quechua en Bolivie, le corse en France, le lingala au Congo, le punjabi en Inde et au Pakistan, etc. D'autres enfin, même si leur situation est peut-être en train d'évoluer, ne sont guère reconnues dans les pays dont elles proviennent: c'est le cas du kurde, du berbère, des parlers créoles... Quant au romani, parlé dans de nombreux pays mais reconnu nulle part...

Mais surtout, ces langues sont trop souvent ignorées, parfois même dénigrées, ici, en Suisse, lorsqu'elles deviennent "langues de migration". Parfois tout simplement parce qu'on en ignore l'existence – même si elles sont parlées par des millions de locuteurs: le malayalam, le tigrinia... –, parfois parce qu'on peine à les distinguer d'une autre langue à laquelle on les rattache – le galicien qu'on identifie souvent encore au castillan –, parfois par simple commodité ou paresse d'esprit... Trop souvent encore, à l'école entre autres, on tend à ne qualifier celles et ceux qui les parlent non parce qu'ils savent mais uniquement parce qu'ils savent moins ou pas: des "non francophones", des "non germanophones". Au mieux des "allophones"... Il n'y a pourtant pas de langues inférieures, il n'y a pas de langues qui ne soient l'expression originale d'une culture, d'une identité, il n'y a pas de langues qui ne mériteraient pas qu'on s'intéresse à elles!

Certes, il ne s'agit pas de nier les problèmes que leur présence peut susciter, dans la société (difficultés d'intégration et d'(inter)compréhension, risques de communautarisme...) ou à l'école (complexification de l'enseignement des langues locales...); il ne s'agit pas non plus

d'"enfermer" leurs locuteurs dans leur différence, dans leur langue, et de se désintéresser de leur socialisation dans la langue d'"accueil". Mais il s'agit d'abord de les reconnaître en tant que personnes, dépositaires d'une culture et d'une identité qui leur est propre.

Un coup de projecteur

Le but de ce numéro – qui vient compléter la série portant sur les langues nationales (3/98, 3/99, 2/00 et 2/01) puis sur l'anglais (1/02) – est donc de mieux faire connaître ces langues, les gens qui les parlent, les cultures dont elles sont l'expression. Nous avons tenté de rendre plus "visibles" quelques-unes d'entre elles, de susciter une réflexion sur la place qu'elles occupent en Suisse, sur la manière dont elles sont prises (ou non) en compte à l'école, sur ce qu'elles signifient, à la fois pour celles et ceux qui les parlent et pour nous, en tant que représentants des régions d'accueil.

Le numéro est ainsi destiné à la fois

- aux enseignants des différents degrés de la scolarité et des différentes régions linguistiques,
- aux professionnels concernés par les questions d'enseignement des langues, d'interculturalité et d'intégration des communautés migrantes,
- à toute personne et communauté intéressées par la question de la diversité linguistique.

Le script

Il débute par une présentation, fondée sur les données du recensement fédéral, de la situation de ces autres langues en Suisse et une brève illustration de l'une d'entre elles: le hongrois (E. Grisafi Favre). Puis il aborde des enjeux sociaux, politiques et économiques: les dimensions linguistiques de notre politique d'intégration des étrangers sont abordées d'une part à travers une interview de Monsieur Francis Matthey, président de la Commission fédérale des étrangers (CFE), d'autre part à travers les "recommandations" formulées par la Délégation à la langue française et les organismes équivalents des autres pays francophones. La dimension économique des langues de la migration est évoquée par F. Grin, dans une perspective originale, voire provocatrice, qui vise à mesurer leur "rentabilité". Enfin, S. Akin, dans un article qui ne concerne pas spécifique-

ment la situation de la Suisse mais qui n'est pas sans écho dans le vécu même de certains migrants en Suisse, illustre le poids des idéologies nationalistes à travers le déni, en Turquie, de la langue kurde et les tentatives d'en éviter le nom même.

Les deux articles qui suivent décrivent des villes plurilingues – Lugano (S. Antorini Massa) et Bâle (S. Bolhalder) – et des initiatives qui y ont été prises pour donner une place à ces langues; l'article de G. Extra et K. Yağmur vient élargir cette perspective en présentant un projet de recherche portant sur la situation des langues de la migration dans différentes villes européennes: quelle est par exemple, dans chaque contexte, la "loyauté" des migrants par rapport à leur langue d'origine? et quelle est, plus généralement, la "vitalité" de ces langues?...

Les articles de J. Rigaux et F. Conrad proposent une respiration, à travers une présentation de deux bibliothèques interculturelles (Neuchâtel et Bellinzona). Trois textes d'auteurs migrants, F. Miceli, F. Supino et D. Rajcic, viennent eux aussi offrir, au gré des pages, une manière autre d'appréhender les questions traitées dans le numéro.

L'école... ou le noeud de l'histoire

Les textes suivants concernent tous l'école et la manière dont ces langues peuvent / doivent y être (ou non) prises en considération. Plus encore que dans la société civile, les langues liées aux mouvements migratoires sont de plus en plus fortement présentes dans les classes. On peut estimer, dès lors, qu'une telle situation rend nécessaire certaines évolutions, à la fois d'un point de vue didactique (modalités d'enseignement de la langue locale – qu'on considère encore trop souvent comme une langue "maternelle" –, évaluation...) et du point de vue des curricula. Mais ces questions restent encore largement ouvertes et controversées...

A. Visser, dans un texte quelque peu polémique, s'interroge sur la meilleure manière d'assurer l'intégration et la réussite scolaire des élèves issus de la migration et sur l'apport des cours de langues et cultures d'origine. Dans une optique bien différente, E. Zurbriggen présente ensuite le projet "Ecoles ouvertes aux langues" développé à Genève dans le but de sensibiliser l'ensemble des élèves aux langues présentes dans la classe et d'assurer ainsi une meilleure reconnaissance aux langues de la migration. G. Wülser Schoop décrit les initiatives prises en ville de Zurich en vue d'une meilleure intégration des cours de langues et cultures d'origine. V. Saudan met en évidence les perspectives ouvertes par les démarches d'éveil aux langues en présentant le projet JA-LING développé en Suisse dans le cadre d'un projet du Conseil de l'Europe. Enfin, C. Cuenot et S. Brunoni, toutes deux enseignantes dans des classes destinées à des migrants, racontent leur

quotidien, ce qu'elles tentent de développer dans leur classe et la manière dont elles vivent leur situation.

Dans la rubrique "Ricerca", B. Schader présente une recherche conduite sur les élèves albanais en Suisse allemande, la manière dont ils gèrent leur plurilinguisme et s'orientent par rapport aux diverses langues. L'article de C. Berthoud, M.-E. Molina et B. Py porte sur l'*espagnol* et son enseignement dans les cours de langues et cultures d'origine.

Vers le dénouement

Last, but not least, H. Weber nous offre une de ces *curiosités* dont il a le secret en traquant quelques bizarreries étymologiques qui nous font elles aussi voyager à travers ces langues – nous rappelant ainsi tout ce que les nôtres leur doivent!

En fait, l'idée de base du numéro est d'aborder ces langues moins à partir des problèmes qu'elles peuvent poser – et qu'on ne cesse de rappeler –, à l'école, dans la société, que par leurs nombreux côtés positifs et, surtout, dans leur dimension humaine, en essayant de faire percevoir un peu de cette *épaisseur de vécu* qu'elles recèlent lorsqu'on s'approche, chez nous, des personnes qui les parlent et qui – en particulier lorsqu'il s'agit de langues propres à une diaspora comme l'*arménien*, le *yiddish* ou l'*araméen* – contribuent à les faire vivre.

C'est pourquoi l'*encart didactique* porte sur la découverte de 6 de ces langues présentes sur notre territoire: le *somali*, le *croate*, le *farsi*, le *grec*, le *portugais* et l'*urdu*. Il est construit autour d'"histoires de vie", autour d'"histoires de migrations et de langues" qu'on peut écouter sur le cd qui l'accompagne et qui devraient permettre d'ouvrir une porte en direction de l'ensemble des langues présentes sur notre territoire. Les quelques activités didactiques qui y sont proposées sont largement inspirées des moyens d'enseignement EOLE qui ont déjà fait l'objet d'une présentation dans la revue (cf. *Babylonia* 2/1999 et 1/2003).

Epilogue

Si, à la fin de la lecture du numéro, ou après avoir exploré l'*encart didactique* et écouté le disque, chacune et chacun pouvait s'interroger sur la place que nous faisons à ces "autres" langues, se demander par exemple au nom de quoi l'école va désormais imposer l'anglais à tous les élèves alors qu'aucun crédit n'est encore accordé à la connaissance du *portugais* – parlé pourtant par plus de 170 millions de personnes... – ou du *tamoul* (plus de 60 millions), alors c'est que nous aurions gagné notre défi: nommer, rendre visibles des langues qu'on fait trop semblant de ne pas voir, quand bien même elles sont là, dans nos classes, dans nos magasins, dans nos hôpitaux...